

Petits meurtres en série entre amies

Céline Séguin

«**S**ais-tu que Myriam a couché avec presque tous les gars de l'école?» «Si tu veux rester mon amie, oublie Fanny, c'est une voleuse et une menteuse!» «Franchement, as-tu vu comment Maude est habillée. Qui voudrait d'une copine pareille?» Eh oui. Quotidiennement, des filles dénigrent, méprisent et ridiculisent... d'autres filles. Banals, ces petits assassinats verbaux? Absolument pas, rétorque Mara Brendgen, professeure au Département de psychologie. Recrutée l'an dernier par l'UQAM, cette jeune chercheuse, d'origine allemande, blonde, menue et délicate, se passionne pour un sujet costaud : l'agressivité chez les filles, les facteurs antérieurs qui les amènent à recourir à la violence psychologique et ses effets sur les victimes.

La violence rose fait des bleus

«Les filles sont aussi agressives que les garçons mais leurs stratégies sont différentes. Elles ont recours à la violence psychologique plus tôt et plus fréquemment que leurs confrères», note Mme Brendgen. Ce type de violence, dit-elle, se développe à partir de l'agressivité physique, fort présente chez les deux sexes durant la petite enfance. «La socialisation décourage très tôt les manifestations d'agressivité physique chez les filles qui se tournent alors, entre autres, vers la violence psychologique.» Selon la chercheuse, jusqu'à l'âge de 4 ans, il n'y a guère de différences entre les sexes : on mord, pousse et frappe d'un côté comme de l'autre. Puis, les différences s'accroissent pour atteindre un sommet à l'adolescence, les garçons usant surtout de leurs poings, les filles du potin. À l'âge adulte, hommes et femmes se ressemblent à nouveau, usant principalement de l'arme psychologique, plus acceptée socialement.

Que les filles ne soient pas plus vertueuses que les garçons, sur le plan du recours à la violence, n'est pas en soi une très grande découverte. Ce qui est nouveau, précise Mme



Photo : Michel Giroux

Mme Mara Brendgen, professeure au Département de psychologie.

Brendgen, c'est la prise de conscience des conséquences que peut entraîner leur agressivité. «Il y a 20 ans, les impacts de la violence psychologique n'étaient pas pris en compte de manière sérieuse. Et puis, on a découvert que les effets, chez les victimes, pouvaient être extrêmement graves : isolement, perte d'estime de soi, dépression, anorexie, pensées suicidaires et parfois... passage à l'acte.»

Les cibles des filles sont généralement d'autres filles. Selon Mme Brendgen, la relation d'amitié entre pairs de même sexe, notamment son caractère exclusif et intime, revêt une plus grande importance pour les filles que pour les garçons. «Pour se débarrasser d'une rivale, certaines n'hésitent pas à la déconsidérer en parlant dans son dos, en l'humiliant, en lançant des rumeurs pour salir sa réputation. Quand on détruit cette possibilité pour une fille, de tisser des liens étroits avec une autre, ça la laisse complètement isolée.» Les conséquences, dit-elle, sont aussi sévères qu'une agression physique, parfois pires, car la violence psychologique tend à se produire à répétition et à perdurer dans le temps, tout

comme ses effets.

Agir dès la petite enfance

Dans ses projets de recherche, Mme Brendgen s'intéresse au phénomène dès la petite enfance. «C'est là qu'on peut mieux comprendre les facteurs de risque. Faire de la prévention à l'adolescence, c'est trop tard.» Quels enfants sont agressifs? Pourquoi? Quels facteurs déterminent le passage d'une stratégie à une autre? Autant de questions sur lesquelles se penche la chercheuse. «Pour user de violence psychologique, il faut pouvoir manipuler les autres. Cela requiert des compétences langagières et des cognitions sociales. C'est plus difficile pour de jeunes enfants, mais la violence psychologique sévit dès la garderie. Mon hypothèse, c'est que les enfants avec une disposition agressive, qui maîtrisent le langage et possèdent une intelligence sociale élevée, vont apprendre très vite que cette stratégie est plus efficace : sans traces ni témoins, elle produit l'effet escompté... en toute impunité.»

Évidemment, le développement des enfants est à la fois influencé par des facteurs biologiques et environ-

nementaux. Pour mieux distinguer ces deux catégories d'influence, ainsi que leurs éventuelles interactions, Mme Brendgen dispose d'un vaste échantillon composé de 647 paires de jumeaux et jumelles, identiques et non identiques, nés dans la région du Grand Montréal, entre 1995 et 1998. L'échantillon a été constitué dans le cadre d'une étude longitudinale menée au sein du Groupe de recherche sur l'inadaptation psychosociale chez l'enfant (GRIP), un regroupement interuniversitaire basé à l'UdeM dont fait partie Mme Brendgen.

«On suit les jumeaux depuis leur naissance. C'est une première au Québec! Comme l'une des trois cohortes vient d'entrer à la maternelle, on possède une foule de données qui ne cessent de s'enrichir : entrevues avec les enfants, leurs parents, leurs pairs à la garderie, puis à l'école. On recueille aussi l'évaluation des éducatrices, des enseignants, etc. Ce genre d'étude longitudinale est très rare – ça coûte cher – mais précieuse pour la recherche. Au GRIP, nous avons aussi plusieurs autres bases de données couvrant la petite enfance, l'enfance et l'adolescence.»

Un autre aspect des travaux de la psychologue porte sur le rôle des amis dans le développement des comportements d'agressivité. «On s'est rendu compte que les enfants agressifs ont tendance à s'associer à d'autres jeunes agressifs. Il s'ensuit un effet d'entraînement et ce, dès l'âge préscolaire.» Enfin, la jeune chercheuse s'intéresse non seulement aux petits agresseurs, mais aussi, à leurs victimes. Les conséquences de la violence physique et psychologique sont-elles différentes? Quels en sont les effets à court, moyen et long termes? Certains facteurs prédisposent-ils à la victimisation? Autant de questions qu'elle entend investiguer dans le cadre des travaux pour lesquels elle dispose déjà de plus de 250 000 \$ en fonds de recherche. C'est sans compter les projets soumis au Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, aux Instituts de recherche en santé du Canada et au Conseil de recherches en sciences humaines. Pas mal pour une recrue! ●